

Etienne Pressager

Le jardin suspendu

Espace clos, épargné, à l'abri de barricades mystérieuses où se brisent les grondements du monde. Ici, la nature enfin domestiquée, ordonnée par la main humaine pour le bon plaisir, le simple agrément des sens, apparemment. Ou bien, plus profondément, espace grand ouvert au ciel, intuition de l'harmonie cosmique, nostalgie d'un Eden perdu...

Lieu des découvertes solitaires de l'enfance, qui déjà n'est plus paradisiaque, car le temps est là plus qu'ailleurs palpable, à l'oeuvre au grand jour dans l'alternance des saisons, la fleur bientôt fanée, l'ivresse éphémère de l'insecte, l'oiseau soudain absent, l'évanescence d'un parfum. Lieu magique pourtant, suspendu hors de l'autre temps, celui des machiavéliques pendules, par la grâce de rituels inlassablement répétés, fouiller la terre avec un bâton, tracer sur la poussière de vains hiéroglyphes, aligner des cailloux... dresser patiemment d'improbables dispositifs à piéger l'instant : toute cette effervescence qu'on nomme « ennui » pour la simple mauvaise raison qu'elle n'a aucune prise sur le monde, mais qu'aussi elle ne se donne même pas l'alibi d'y faire croire. Ces peintures-là : un piètre stratagème imaginé pour retrouver l'état d'oubli, quand partout des rumeurs effarées nous assaillent?

Si cela est, on n'est pas dupe, ou alors pas longtemps, car le subterfuge est dénoncé dans son accomplissement même. Derrière, la séduisante promesse de tranquillité offerte par une représentation pimpante des merveilles de la nature, pointe l'allégorie. Voyez, les baies sont toxiques, les raisins ne sont même pas mûrs, les branches flottent dans un espace improbable, à jamais privées de sève, comment les graines pourraient-elles germer? Et nous qui ne demandons qu'à nous laisser bercer par l'illusoire beauté des apparences, nous voilà piégés, surpris en flagrant délit de futilité. Mieux vaut en rire, franchement. Ce ne sont pas des Natures mortes qui nous sont offertes, mais des Vanités en désespoir de cause, et pour se rassurer en attendant mieux, ne peut-on miser sur les avantages de la forme alliée à la méthode systématique, c'est-à-dire sur l'artifice? Par exemple disposer un piège, conçu dans le détail et mis en place avec la plus scrupuleuse circonspection, à la manière cartésienne, dans l'espoir de capturer de menus fragments du temps qui passe et où il ne se produit rien de particulier.

Pareil déploiement destiné à si peu, à si fugace, quelle dérision direz-vous. Bien sûr. Mais l'impalpable traqué avec tant d'insistante opiniâtreté, avec une vigilance obsessionnelle qui tient peut-être du vice, est-ce qu'on sait, n'aurait-il pas une chance de se matérialiser ainsi sous nos yeux? On voudrait voir apparaître un semblant de réponse, l'esquisse d'un ordonnancement secret, un embryon de signification, quelque chose enfin... L'espoir de mettre, même illusoirement, un peu d'ordre dans le désordre du monde est si ahamé, n'est-ce pas. D'ailleurs, pour que l'inventaire soit complet, objectif, irrémédiable enfin, les mots sont appelés à la rescousse: on pense alors être parvenu tout au bord du mystère, on chauffe, on brûle. Et voici que tout se défait. Trahison. Les mots annulent ce qui ne demandait qu'à être, tout bêtement, tout simplement. Les mots figent ce qui ne pouvait que glisser... Nous voilà bien attrapés, le piège était grossier, grossièrement grossier, il se referme sur notre obstination à vouloir maîtriser le sens. Quand cesserons-nous de tomber dans le guet-apens de la forme?

Marie Treps